

Quatorzième étape. (jeudi 28 février)

- Amnat Charoen / Suwanna Phum
- départ à 8h00
- 118 kms
- 5h17 de selle
- 290 m de montée
- 266 m de descente



Province de Amnat Charoen.

Levés à 6h00 pour un départ matinal et pour une longue étape, nous n'avons pas compté sur les imprévus.

Tout d'abord, nous avons pris notre petit déjeuner dans un « Seven Up ».

Les Seven Up sont des petites surfaces ouvertes 24h/24h, implantées le plus souvent dans les rues ou avenues principales et où l'on trouve absolument tout pour se restaurer.

Depuis quelques étapes, nous les avons repérés et elles ressemblent à nos épiceries « Franprix » mais en plus modernes.

L'intérieur est climatisé et il ne faut pas y rester très longtemps de crainte d'attraper une bonne crève.

Notre nouveau rituel était de prendre un café et un jus de fruits suivis d'une espèce de pâté chaud, légèrement sucré et enveloppé d'une pâte de soja et cuit à la vapeur et d'un yaourt.

Ce petit déjeuner nous calait l'estomac pour quelques heures et nous changeait des traditionnelles soupes thaïlandaises.

Aussitôt après, au moment de prendre la route, Paul me signale que son pneu arrière frotte sur quelque chose.

GéPaRo se penche sur son vélo et je constate que c'est le garde boue qui frotte sur le pneu. Nous avons déjà eu ce problème la veille, dans l'après midi mais après avoir redressé le garde boue, le problème avait disparu.

On essaie de repartir mais le problème persistait. Je constate alors que la patte arrière gauche de son porte bagage était cassée.

C'est le premier incident du voyage. Heureusement, Paul avait amené avec lui un « collier atlas » que l'on trouve dans toutes les caisses à outils de plombier.

Ce collier allait bien nous dépanner. Cette réparation de fortune nous a pris une bonne heure. En partant, nous avons repéré à une cinquantaine de mètres, un magasin de vélo qui ressemblait aussi à une quincaillerie.

Nous nous sommes arrêtés pour savoir si on pouvait trouver une patte similaire à celle qui avait cédée.

Après quelques minutes passées dans l'arrière boutique, le patron nous tend une petite caisse en bois remplie d'accessoires et où on allait trouver des solides pattes qui allaient faire l'affaire et qui serviront au cas où le problème récidivait.

Paul en profite pour acheter une paire de gants à un prix défiant toute concurrence.

Cette mésaventure sans gravité nous a fait perdre du temps ce qui raccourcira notre étape car ne l'oublions pas, nous neutralisons aussi deux bonnes heures après le déjeuner pour éviter de rouler sous un soleil de plomb.

A part cet incident, l'étape ressemble aux précédentes étapes c'est-à-dire monotone.

En fin d'après midi, nous avons trouvé un hôtel assez sympathique où nous avons passé la nuit.

Pour la petite anecdote, je demande au propriétaire si je pourrais avoir une masseuse.

Il me répondit oui tout de suite pour 400 baths les 2 heures et il ajoute: « pour 1.000 baths, (environ 20 euros) elle passe la nuit avec toi et je te choisis une belle fille... ».

Vous ne me croirez pas ; eh bien j'ai refusé la seconde proposition ! Par contre la masseuse que j'ai eu m'a littéralement cassé. Ses massages ressemblaient à des prises de catch et à la fin, j'étais bien heureux de me mettre sur mes deux jambes pour faire un état des lieux de mon corps. Cette fois ci j'en ai eu pour mon argent.

Je me suis endormi aussitôt sans demander mon reste.

Maxime du jour:

« Notre bonheur dépend de notre capacité à être satisfait. (Dalai Lama) »



Ce jour là, nous avons reçu les premières gouttes de pluie.



Et ces routes à n'en plus finir...

Quinzième étape. (vendredi 29 février)

- Suwanna Phum / Surin
- départ à 7h00
- 138 kms
- 6h38 de selle
- 108 m de montée
- 114 m de descente

Après un médiocre petit-déjeuner pris à l'hôtel, nous enfourchons nos bécanes à sept heures sous quelques gouttes de pluie mais l'averse n'a pas duré plus de 5 minutes pour laisser place au soleil.

La route était jonchée de panneaux indiquant la présence d'attraction d'éléphants.

Arrivés à une bifurcation nous signalant la direction d'un village d'éléphants et après une ferme discussion sur l'intérêt de faire un détour de plus de quarante kilomètres pour aller les voir, nous prenons la direction de ce village.

Située dans l'Isan (Est de la Thaïlande), Surin est connue pour son festival des éléphants.

Au bout d'une route assez agréable, nous voici dans ce village dédié aux éléphants.

En effet, ils étaient là, les vieux, les jeunes, les mâles, les femelles.

Nous faisons partie des rares touristes à déambuler dans ce petit village où la plupart des petits artisans de souvenir attendaient les acheteurs potentiels.

Nous nous dirigeons vers la fin du village et là, nous avons été accueilli par des cornacs en train de prendre leur déjeuner.

Après quelques échanges de mots, ils nous ont offert une boisson et nous avons profité de prendre quelques clichés pour alimenter notre blog.

Le cornac

Généralement fils et petit-fils de cornac, l'homme qui conduit un éléphant est dépositaire d'une culture plusieurs fois millénaire. Elle concerne la conduite de l'éléphant bien sûr, mais aussi les soins journaliers que réclame l'animal, ses habitudes à l'état sauvage, l'art du diagnostic en cas de maladie, la juste appréciation de son caractère et de ses capacités, ses amitiés ou inimitiés au sein d'un troupeau domestique, la mémoire traumatisante qu'il conserve de certains événements, et qui influent sur son comportement, la confection et l'entretien des harnais, la compréhension des traces dans la jungle, et mille autres détails encore.

Personne ne peut prétendre avoir un réel pouvoir sur un éléphant sans une expérience remontant à l'enfance : tous ont joué avec des éléphanteaux avant même de savoir parler. La science du cornac est d'autant plus complexe qu'il s'occupe d'un animal capable de garder, lui aussi, en mémoire une somme d'expériences considérable.

Pour soumettre un éléphant, il faut plus que l'intelligence et la ruse : il faut de l'amour

et du respect. Car, s'il est vrai qu'on peut briser un éléphant par la violence, on ne mobilise toute son intelligence et sa puissance que par la douceur. L'espérance de vie de l'homme et celle de l'éléphant étant sensiblement égales, on choisit généralement un jeune cornac pour s'occuper d'un animal dont on achève le dressage. L'idéal est même que le cornac y participe personnellement. Lorsqu'un animal de 15 ans commence sa carrière avec un cornac du même âge, plusieurs décennies de vie commune les attendent. A quarante ans, atteignant tous deux la force de l'âge, leur complicité est devenue exemplaire.

Nous n'avons pas été déçu de ce détour et c'est sous une chaleur accablante que nous avons repris la route de Surin pour terminer notre quinzième étape. Heureusement, nos marchands ambulants de pastèques étaient omniprésents et nous avons découvert aussi un nouveau mets, le riz sucré, bouilli dans du bambou. C'est de la véritable dynamite pour revigorer des cyclos en manque d'effort. Rien que d'en parler j'en salive encore.



L'heure de la pastèque.



Les cartouches de riz ... c'est délicieux.



Le bain des buffles sur la route de SURIN.



Le repos du cornac.



Tout compte fait, nous préférons nos vélos.



Big bisou de THAÏLANDE.

Seizième étape. (samedi 1er mars)

- Surin / Nakhon Ratchasima
- 89 kms
- départ à 7h00
- 4h33 de selle
- 110 kms en bus
- 572 m de montée
- 517 m de descente

Aujourd'hui, nous avons la forme pour entamer une grande étape.

Cette étape est estimée à plus de 165 kms. Dès sept heures du matin, nos jambes moulinent à plus de 85 tours minutes.

A ce rythme moyen pour un bon cyclotouriste, il faut compter environ 410 à 430.000 coups de pédale pour un périple d'environ 1.700 kms.

C'est une belle performance et il faut le signaler car notre corps est une excellente mécanique et une excellente usine chimique et de plus, elle ne fait pas de bruit. (sauf si c'est volontaire !)

A cette allure, nous voici arrivés à BURINAM vers les 11h00.

BURINAM est une grande ville et il faut en sortir au plus vite.

Mais là, les problèmes commencent. Impossible de trouver la route qui nous mènera à la sortie de la ville et dans la bonne direction.

Tous les 200 mètres, nous nous arrêtons pour demander si nous sommes dans la bonne direction et à chaque fois on nous répond : « non, vous êtes en sens contraire ».

C'est désespérant, l'heure tourne et nous, nous tournons en rond.

J'aperçois une université, je me dis que je trouverai la personne suffisamment subtile pour nous renseigner : et bien non, personne est capable de nous indiquer la route à prendre. Pourtant, d'après nos calculs, nous sommes soit dans la bonne direction soit dans la direction contraire, mais notre carte n'est pas assez précise pour nous aider.

Les arrêts se multiplient, dans les hôtels, les commerces, etc...mais en vain.

De plus, lorsque je sors la carte, j'ai l'impression de faire fuir les gens. Probablement parce qu'ils ne savent pas lire ? Allez donc savoir.

Bref, on finit par prendre une direction au hasard en espérant trouver des panneaux à la sortie de la ville qui nous aideront à quitter cette grande ville bien désagréable à nos yeux.

Enfin, après quelques kilomètres, nous voici sur la bonne route et sous un soleil qui nous attaque la peau et avec la sensation qu'il pénètre jusqu'à nos os malgré les couches de crème solaire épaisses et successives.

Gérard a pris de l'avance et sur cette route immensément longue et droite, nous l'avons perdu de vue.

Les gorgées d'eau que nous avalons s'évaporent aussitôt en sueur et il était plus prudent de s'arrêter deux bonnes heures pour ne pas risquer de tomber inanimé sous ce soleil de plomb.

A peine la décision prise, nous apercevons Gérard qui a mis pied à terre. Avec une mine déconfite, il nous annonce qu'il a crevé à l'arrière. Décidément, aujourd'hui, tout va à l'encontre de nos prévisions.

Après la réparation, exténués tous les trois par la chaleur, nous voici à nouveau penchés sur la carte pour constater qu'il sera très difficile d'arriver dans une grande ville avant la tombée de la nuit.

La plus sage décision est de s'arrêter sous un abri pour laisser passer le pic de chaleur. Après cette halte, l'entrain n'y était plus et d'un commun accord, nous décidons de trouver un autre moyen de transport pour rejoindre Nakhon Ratchassima.

La fin du voyage se faisait sentir, il ne fallait pas contrarier notre destin.

Comme d'usage, après quelques minutes de stop, un bus s'arrête. Nous enfilons nos vélos dans la soute à bagages et pour 700 Baths, nous nous sommes laissés transporter jusqu'à notre ville étape où nous sommes arrivés vers les 17h00.

La perte de temps à chercher notre route nous a freiné dans notre élan mais dans tous les cas il faut le reconnaître, nous aurions eu du mal à faire ces 165 km, compte tenu de la chaleur écrasante qui régnait.

Ce n'est pas tout, il faut maintenant chercher un hôtel où dormir.

Heureusement, cela n'a pas été très long, un bel hôtel du type continental, à quelques coups de pédales de la gare routière et sur le chemin de l'étape de demain, se présente à nous.

Cette ville étape est immense, la circulation est intense, elle contraste sensiblement avec les petites villes que nous avons traversées jusqu'à présent. L'approche de la capitale se fait sentir.

Nous avons rangé nos vélos dans un coin du salon d'accueil comme ce fut le cas dans de nombreux cas sous l'oeil bienveillant des gardiens de l'hôtel.

Et comme toujours, à l'accueil, nous avons eu de grandes difficultés à nous faire comprendre.

Aucune des personnes présentes n'avait la moindre notion de la langue anglaise.

On cherche à rentrer en contact avec Roland, l'ami que nous ne connaissons pas encore et qui devait nous rencontrer à Bangkok pour nous remettre les affaires que nous avons laissées à Bernard, à Chiang Mai.

Une masseuse parlant anglais vint à notre secours et nous avons pu avoir sans trop de mal, notre contact téléphonique avec Roland.

D'ailleurs, cette masseuse n'a pas perdu son sens commercial et nous a proposé ses services à domicile, chose que Paul et moi n'avons pu refuser tant nos muscles avaient été sollicités ...

Le soir, pas très loin de l'hôtel et après notre rendez-vous internet, nous avons débarqué dans un restaurant du type « plein air » et qui paraissait bien achalandé.

Dès assis, Paul demande une bière.

La serveuse lui répond : « no bière ».

Outré, Paul se lève et fait son petit cinéma qui nous laissait pantois, Gérard et moi.

« comment ça, no bière ! j'en vois plein le frigo »

La serveuse, d'un air désespéré, lui répète : « no alcool to day »

Et Paul, les bras en l'air, continue : « c'est un scandale, c'est comme ça que l'on reçoit les touristes.... »j'en passe et des meilleures.

Face à cette mini émeute qui avait attiré l'attention de l'ensemble des clients, nous avons pris Paul par le bras et nous sommes ressortis de ce restaurant par la grande porte.

En quête d'un nouveau restaurant, nous en avons découvert un, en retrait de la route et moins fréquenté que le précédent.

Avant de nous installer, Paul demande de nous servir une bière.

A notre stupeur, la barman nous répond : « no alcool to day »

On se regardait, hébétés, mais cette fois-ci nous avons essayé de comprendre.

Le barman nous explique que la journée était une journée sans alcool !

Devant sa réponse, on éclata de rire en pensant au scandale que Paul avait fait dans le précédent restaurant.

Le barman, indulgent pour sa clientèle étrangère, nous fît signe de le suivre. Il nous installa à une table et nous amena une bière malgré le mot d'ordre des autorités.

La grillade que nous avons mangée n'était pas désagréable et l'on découvrait un nouveau plat typique de Thaïlande avec quelques accompagnements dont nous n'avons pas deviné au goûter, l'origine des ingrédients de ce mets.

Après ces quelques péripéties, on rejoignait nos chambres où les masseuses n'ont pas tardé à venir nous prodiguer leur soin avec des huiles essentielles.

Le marchand de sable est passé rapidement et nous avons passé une bonne nuit après cette journée imprévisible en tous points.



Dans le bus qui nous transporte à Nakhon Ratchasima.